

Le Vu...



LE GÉNÉRAL PERSHING

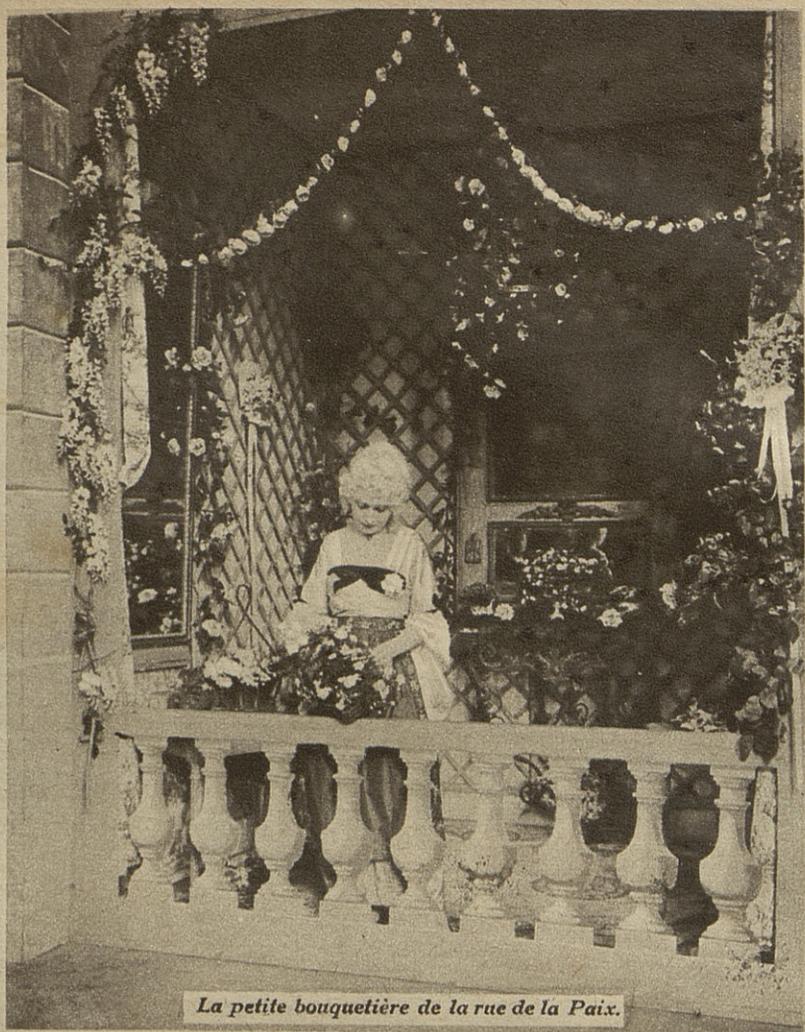
Chef du premier corps expéditionnaire
des États-Unis qui vient d'arriver en France.

F° P. 48

—



Une vendeuse des Magasins de l'Opéra-Comique.



La petite bouquetière de la rue de la Paix.



Chez Rose Bertin, lingère de la Reine.



Le studio d'une Parisienne de nos jours.

UNE VENTE DE CHARITÉ AU PETIT-PALAIS

Ce fut au milieu de la plus pittoresque reconstitution des magasins et des boutiques de Paris au temps de la Régence que furent exposés les dons magnifiques adressés au Syndicat de la Presse parisienne pour la grande vente organisée au profit des Eprouvés de la guerre et au cours de laquelle fut vendu le

fameux saphir de 100 000 francs. Galeries et rotondes du Petit-Palais des Champs-Élysées avaient été transformées en échoppes et boutiques délicieusement décorées de tapisseries de Jouy et d'enseignes délicatement peintes, grâce au concours des plus grands couturiers, modistes, joailliers, parfumeurs, et fleuristes.

RAVENGAR ⁽¹⁾

ROMAN CINÉMATOGRAPHIQUE D'AVENTURES ADAPTÉ PAR GUY DE TÉRAMOND

Le huitième épisode de ce roman : *Les loups s'entre-dévorent*, sera projeté à partir du vendredi 29 juin, sur l'écran de tous les Etablissements qui donnent les films Pathé frères.

PREMIÈRE PARTIE

APRÈS LA CATASTROPHE

L'explosion de la *Stella* avait causé une sensation profonde dans toute la société new-yorkaise.

Il ne pouvait y avoir de doute sur le sort des infortunés passagers. N'avait-on point trouvé, en pleine mer, les épaves à demi-consumées du ballon?

Dans son salon Juan Navarros songeait... la mort de Jessie l'impressionnait plus qu'il ne voulait se l'avouer. N'était-ce point pour la conquérir qu'il avait envoyé au bagne un innocent? Et n'avait-il pas un crime de plus sur la conscience en ayant laissé la jeune femme partir à la mort sans esquisser un geste pour la retenir?

Mais, soudain, une clarté venait dissiper l'aube confuse de ce remords. Il était libre. Rien ne l'empêchait plus d'épouser Bianca. Pourquoi songer encore à Jessie? L'avenir lui souriait enfin. Dès que la mort de sa femme serait officiellement confirmée, il serait l'heureux mari de la belle aventurière.

Un bruit de pas l'arracha à sa méditation.

Malcorne était entré dans le salon.

— Bonjour, cher ami, lui dit Juan Navarros en lui tendant la main... Prenez un de ces cigares, et expliquez-moi ce qui me vaut votre visite si matinale.

— Mon cher, avez-vous lu la *Gazette de Portland* d'hier?

— Ma foi non! répondit en riant le Cubain...

— Vous avez eu tort. La lecture des journaux de province est quelquefois très intéressante! Quant à moi, je bénis le Ciel qui m'a mis par hasard, tout à l'heure au bar, cette précieuse feuille sous les yeux.

— Et pourquoi donc?

— Parce que j'y ai lu tout à l'heure que deux naufragés avaient été, il y a une huitaine de jours, recueillis au pied du petit phare de Coolgate, à une dizaine de milles de Portland!

— Et en quoi voulez-vous que cela m'intéresse, mon cher Malcorne?

— Parce que ces deux rescapés pourraient parfaitement être les passagers de la *Stella*.

(1) LA COLLECTION RAVENGAR. — Nous tenons à la disposition de nos lecteurs qui n'ont pu se procurer notre numéro des *Usines de Guerre* (Prix: 1 franc), si vite épuisé malgré son gros tirage, le septième épisode de *Ravengar*, l'ASCENSION TRAGIQUE, que nous y avons donné en supplément. Il suffira pour recevoir ce septième épisode, plus émouvant encore que les précédents, d'envoyer la somme de 0,15 à l'Administration de l'Édition Française Illustrée (30, rue de Provence, Paris).

De même nous enverrons contre la somme de 1 fr. 65 toute la série des "numéros *Ravengar*". (6 numéros à 0 fr. 25, et le supplément à 0 fr. 15 consacré au septième épisode).



Jessie et Bill Avery à bord de la "Stella" dans l'"Ascension tragique".

D'un bond Juan Navarros s'était dressé.

— Qui vous fait supposer cela, Malcorne?

L'autre, tirant le journal de sa poche, le tendit à son interlocuteur.

— Raisonnons un peu. Dans quelle direction les ballons de la Coupe Internationale ont-ils été entraînés? Vers le Nord-Est, c'est-à-dire vers Portland. Quand a-t-on recueilli les naufragés? Il y a une semaine, époque du départ du Central-Park. Combien sont-ils? Deux. Un homme et une femme. Ne voilà-t-il point des coïncidences bien étranges?

— Mais, s'écria Juan Navarros qui avait achevé de lire l'article, on ne donne point leur

nom et l'on affirme même ne pas pouvoir établir leur identité!... Allons, je ne puis conserver d'espoir. Tombés d'un ballon en feu, d'une hauteur de 3 à 4 000 mètres, Jessie et Bill Avery sont bien morts!

Malcorne hochait la tête:

— Il est évident que cette pauvre mistress Navarros... Quant à Bill Avery, je regrette de vous apprendre qu'il se porte aussi bien que vous et moi!

— Bill Avery n'est pas mort?

— Non. Et il y a pour cela une raison péremptoire, c'est qu'il n'est pas parti.

— Pas parti! Ah çà, Malcorne, est-ce que vous vous moquez de moi? Je l'ai vu monter avec Jessie dans la nacelle de la *Stella*, vu, de mes propres yeux vu.

— Vous avez vu un faux Bill Avery. Le vrai avait été lié sous le sommier de son lit et remplacé par un individu qui s'était fait sa tête et avait pris sa place...

— Et cet individu, vous le connaissez?

— Oui! Et vous aussi. Vous-même me l'avez présenté autrefois à votre club.

— Ravengar? clama Juan Navarros en s'écroulant sur son fauteuil.

C'était donc encore cet homme qui, pressentant le danger qu'allait courir sa femme, s'était substitué au pilote de Bob Hamilton pour la sauver de nouveau?

Mais aussitôt il ricana. Ravengar n'avait pas pensé à tout. Cette fois, il n'avait pas échappé à la machine infernale de Malcorne. Il avait accompagné Jessie dans l'éternité!

A moins que... A cette idée, une sueur froide perla sur le front de Juan Navarros...

Mais aussitôt il se remit. Il était impossible de supposer qu'ils fussent sortis sains et saufs de cette catastrophe!... Les rescapés du phare de Coolgate ne pouvaient pas être eux!...

— Malcorne, dit-il en lui tendant un paquet de banknotes, vous allez partir pour Portland et faire vous-même une enquête à ce sujet. Allez et ne négligez rien pour revenir avec une certitude.

— J'y cours, mon cher Navarros, répondit le misérable, et demain je serai de retour...

FIANÇAILLES

Bianca attendait Juan Navarros. Ce jour-là, elle était plus jolie que jamais. Une grande écharpe pailletée d'or, jetée sur ses épaules, faisait ressortir la carnation nacrée de sa chair, et un mince diadème de perles maintenait sur son front les boucles de sa chevelure brune.

Elle disposait, dans un vase, les fleurs

qu'on venait de lui apporter de la part de Juan Navarros.

— Cette fois, murmura-t-elle en elle-même, je le tiens !...

C'était avec une joie profonde qu'elle avait appris la catastrophe de la *Stella*. Juan Navarros devenait veuf tout à coup, c'était l'exécution de ses projets encore facilitée. Rien ne s'opposait plus à leur mariage et elle n'avait plus rien à craindre de Jessie.

Aussi accueillit-elle le jeune Cubain avec son plus gracieux sourire quand, quelques minutes plus tard, il fut introduit auprès d'elle.

— Mon cher Juan, lui dit-elle, je n'ai point cessé de penser à vous dans les pénibles épreuves que vous traversez.

— Je vous remercie, Bianca, répondit Juan Navarros. Votre sympathie me touche profondément. Mais parlons de nous, puisque le malheur qui m'a frappé nous rapproche encore l'un de l'autre.

Il prit la main qu'elle lui abandonnait.

— Bianca, murmura-t-il, je suis tout à fait libre à présent. La dernière fois que je vous ai vue je vous avais demandé si vous consentiriez à devenir ma femme? Maintenant que la destinée a précipité les événements, je puis vous épouser demain. Avez-vous changé d'idée?

Coquettement, Bianca lui fit attendre un instant sa réponse, puis :

— Juan, dit-elle, je ne reprendrai pas ma parole. Tenez, voici mes lèvres : mettez-y notre baiser de fiançailles...

Mais, à cet instant même, la voix de Bianca s'arrêta dans sa gorge :

— Juan, bégaya-t-elle avec effroi... regardez !... là-bas !...

Le Cubain se dressa, les yeux hagards, comme s'il venait de voir surgir le spectre de la Justice ; devant la porte étaient apparus les deux yeux clairs au-dessus des mains croisées qu'il connaissait bien.

— Damnation ! cria-t-il...

Il saisit un fauteuil. Il s'élança. Mais au moment où son bras allait retomber, tout disparut, et il demeura le bras en l'air, cherchant sur la porte les traces de la vision disparue.

— Juan, murmura doucement Bianca qui s'était remise de son effroi, laissez cela, je vous en prie... A quoi bon nous troubler pour une hallucination?... Revenez donc plutôt vous asseoir près de moi !

Le jeune homme obéit docilement.

— Vous avez raison, Bianca, murmura-t-il en passant sa main sur son front comme pour chasser d'en chasser l'affreux cauchemar... ce n'est qu'une hallucination... cela ne peut être que cela !...

Il se mit à rire nerveusement :

— Ces yeux... ces mains... nous croyons les voir partout !... et cependant ils n'existent pas !... ils ne peuvent pas exister !...

CHEZ LES PÊCHEURS

C'étaient bien Ravengar et Jessie qui avaient été recueillis par un pêcheur au pied du petit phare de Coolgate, construit en pleine mer, sur un rocher.

Aidé par sa femme, ce brave homme avait donné aux naufragés les premiers soins et leur avait prêté des vêtements de rechange.

Ils n'avaient point vu l'explosion de la *Stella* et crurent le récit de Ravengar. Il leur avait raconté que, surpris par une saute de vent au milieu d'une excursion en voilier, ils avaient été entraînés et avaient chaviré.

Assis dans la modeste pièce dont la fenêtre s'illuminait des lumières du phare, éclatant dans la nuit à intervalles réguliers, Ravengar et Jessie remerciaient affectueusement leurs hôtes de l'hospitalité cordiale qu'ils trouvaient chez eux.

Mais, bientôt, la jeune femme remarqua que chaque fois que le pêcheur essayait de leur demander qui ils étaient, Ravengar évitait de répondre.

Quand ils furent seuls, elle en demanda la raison à son compagnon.

— Ma chère amie, répondit Ravengar, c'est là une mesure de prudence que je crois indispensable. Plus je réfléchis à notre catastrophe, moins je puis croire qu'elle ait été purement accidentelle. Je suis incapable encore de vous donner plus de précision sur ce sujet-là.

Je m'imaginai cependant qu'en prenant la place de Bill Avery je l'aurais évité ! Je me suis trompé. Il s'est donc produit quelque chose que j'ignore. J'ai besoin de le savoir. Or, comment l'apprendre jamais si ceux qui ont machiné un pareil forfait se méfient? Il importe qu'ils nous croient bien morts et ne se gênent plus pour en parler librement, car il n'y a point d'exemple en effet que des criminels y manquent un jour ou l'autre.

Jessie ne répondit pas. L'idée vague que Juan Navarros pouvait bien ne pas y être étranger hanta un instant son cerveau. Mais comment imaginer une chose si effroyable?

Ravengar s'était assis près d'elle et lui avait pris la main.

— Le principal, dit-il, c'est qu'un heureux hasard m'ait permis de venir à votre secours, ma chère Jessie !

— Et comment, repartit celle-ci, ne vous remercierais-je point de tout mon cœur? Au milieu de tous ces dangers contre lesquels je me débats perpétuellement je vous trouve toujours là pour me sauver !

— Oh ! protesta en riant Ravengar, voilà de bien graves paroles ! Dans l'existence, tout est une affaire d'habitude et j'ai fini par ressentir chaque circonstance où vous auriez besoin de moi. C'est à la Providence qu'il faut témoigner votre gratitude ; je ne suis, moi, que son humble instrument.

Jessie secoua la tête :

— Non... non... mon ami, je sais ce que je vous dois et j'entends ne jamais l'oublier. Et je cherche chaque jour comment je pourrais vous prouver ma reconnaissance !

Insensiblement Ravengar s'était rapproché de sa compagne. Il s'était mis à genoux près d'elle et la regardait tendrement.

— Mais en me permettant de vous aimer, Jessie !...

— Hélas, murmura-t-elle, c'est la seule chose que je ne puisse faire !

— Vous n'aimez cependant pas votre mari ?

— Juan Navarros n'est rien pour moi qu'un homme qui m'a trompée et qui, malgré tous ses serments, s'est conduit d'une façon indigne. Ce n'est donc pas de lui que je veux parler !

— Et de qui donc, alors ?

— De mon pauvre fiancé, Harry Price...

Un jour, mon ami, je vous dirai tout ce que j'ai souffert... un jour je vous expliquerai comment j'ai épousé Juan Navarros à la condition qu'il ne serait mon mari que de nom. Je voulais être libre et indépendante pour pouvoir venger l'être que j'aimais de l'infâme machination dont il avait été victime. Ne me demandez rien aujourd'hui.

Si nous entreprenions ce sujet, j'en aurais jusqu'à demain à vous faire le récit de mes chagrins, et je suis bien lasse !... Mon ami, au nom de toute l'affection que vous avez pour moi, je vous en supplie, ne me parlez jamais d'amour. Je n'ai pas le droit de vous aimer... J'ai donné mon cœur à Harry Price... il ne m'appartient plus !...

Ravengar s'était relevé. Il contemplait la jeune femme. Il semblait, sous l'éclat de la petite lampe suspendue au plafond, qu'une larme brillât au coin de sa paupière.

Et, d'une voix émue, il murmura :

— Jessie, je vous demande pardon. Votre fidélité à la mémoire de votre infortuné fiancé me touche profondément... et vous m'en êtes plus chère encore !...

— Merci, lui dit-elle en lui tendant la main... Mais, reprit-elle aussitôt, nous ne pouvons point abuser de l'hospitalité de ces braves gens. Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Vous allez rentrer chez votre mari. C'est votre devoir, Jessie. La femme n'a point le droit de quitter ainsi le domicile conjugal.

— Après tout ce qui s'est passé entre nous ?

— Oui... Il le faut, si vous voulez venger votre fiancé. Vous devez vous attacher aux pas de Juan Navarros et ne plus le quitter jusqu'à ce que l'heure de la justice ait sonné...

Et, comme il lisait sur son visage un sentiment de crainte :

— D'ailleurs, ne craignez rien, Jessie. Quoi qu'il arrive, je serai près de vous, je vous protégerai !

Les pêcheurs entraient. — Il se fait tard, dirent-ils, et vos lits sont prêts !

Jessie et Ravengar se levèrent.

— Vous avez raison, mes bons amis, dit celui-ci ; une longue nuit nous fera oublier toute notre fatigue. Allons prendre un peu du repos que nous vous devons. Car vous vous êtes trouvés à point, avec votre barque, au pied du phare, pour nous recueillir !

La brave femme serra les mains de Jessie et répondit simplement :

— Dieu vous a protégés !

L'INVITATION

Ce soir-là, à son retour de Portland, Malcorne trouva dans la petite chambre qu'il occupait au Portland-Hôtel, une invitation arrivée depuis quelques jours :

« Mlle Bianca et M. Juan Navarros prient M. Malcorne de leur faire l'honneur de venir dîner avec eux, vendredi prochain, à l'occasion de leurs fiançailles. »

— Mais c'est aujourd'hui même ! murmura le misérable. J'arrive à propos !... Eh, eh, ajouta-t-il, il ne perd pas de temps, le señor Navarros !...

Il était revenu de Portland rassuré. Au cours de l'enquête qu'il avait menée, on lui avait parlé d'un homme blond et de sa compagne en costume féminin. Or, Malcorne ne pouvait pas se douter que Ravengar avait dépouillé la barbe de Bill Avery et que Jessie avait changé son complet de velours pour la robe que lui avait prêtée la femme du pêcheur.

Malcorne-le-Borgne n'avait donc pas poussé ses investigations plus loin.

Il s'était empressé de télégraphier la bonne nouvelle à son complice et celui-ci avait pu hâter ses fiançailles avec Bianca. Des invitations avaient été lancées et Malcorne n'avait eu garde d'être oublié !

— Certes, je ne manquerai pas à cette petite fête, murmura-t-il ; le dîner sera certainement excellent !

Tout en parlant, il avait reposé l'invitation sur la table puis allumé une cigarette. Ensuite, s'étant approché de la commode surmontée d'une glace et sur laquelle étaient rangés des objets de toilette, il passa négligemment son peigne dans ses cheveux un peu défaits par le voyage.

Soudain, son attention fut attirée par quelque chose d'extraordinaire qu'il voyait dans la glace.

Derrière lui, sur le panneau situé à côté de la porte, venaient d'apparaître deux yeux au-dessus de deux mains croisées.

L'apparition fantastique sembla bouger, s'approcher de la table. Les mains prirent un crayon et, sur la lettre d'invitation de Bianca, se mirent à tracer quelques lignes.

Intrigué, Malcorne se retourna. Les mains avaient disparu. Mais il y avait sur l'invitation quelque chose d'écrit.

Et, avec stupeur, le misérable lut ces mots :

Attention, Malcorne ! C'est votre arrêt de mort que vous signez si vous n'empêchez point le mariage de Juan Navarros avec Bianca !

Il relut plusieurs fois la phrase, comme s'il ne comprenait point. Pourquoi devait-il empêcher son complice d'épouser la belle aventurière? De quel droit? A quel titre?

— Singulière mission qui m'est confiée là, s'exclama-t-il. Si, maintenant, les fantômes se mettent à me donner des ordres !...

Mais à cet instant, au-dessus de ses épaules les deux mains apparurent de nouveau. Ecrasé par une force invincible, Malcorne sentit ses genoux ployer et, pour ne pas tomber, il dut se retenir par un bras à la table.

Mais Malcorne était un homme à ne craindre ni Dieu ni diable. Il se remit aussitôt de son émotion.

Il regarda sa montre. Il était sept heures. C'était le moment de partir chez Bianca. Il attrapa son chapeau, consulta la glace d'un dernier regard et, satisfait de l'élégance de son nœud de cravate, se dirigea vers la porte.

Il s'arrêta, médusé. Les yeux et les mains se dressaient de nouveau devant lui, comme pour lui défendre de passer.

Cette fois, il se sentit troublé. Il y avait, dans tout cela, quelque chose de surnaturel. Et Malcorne, qui jusqu'à présent n'avait eu peur de rien, se mit à trembler, le cœur serré d'un indéfinissable pressentiment.

Il regarda autour de lui comme une bête

traquée. Allait-il rester? Allait-il aller chez Bianca? Allait-il empêcher le mariage?

Puis, prenant une décision, comme l'apparition venait de disparaître il ouvrit la porte d'un geste nerveux, descendit l'escalier et se dirigea vers l'hôtel de la belle courtisane.

A CENT CINQUANTE PIEDS AU-DESSUS DU SOL

Quand Malcorne pénétra dans le salon de Bianca, plusieurs amis de celle-ci y étaient déjà arrivés, suivant Juan Navarros.

— Bonjour, mon cher Malcorne, fit le Cubain d'un ton aimable en lui tendant la main... Mais vous êtes tout pâle, qu'avez-vous donc?

— Juan Navarros, balbutia Malcorne, il ne faut pas que vous épousiez Bianca!

— Ah ça! mon cher Malcorne, que signifie cette plaisanterie?

— Juan Navarros, répéta l'ancien chercheur d'or avec force, ce mariage ne se fera pas!

— Et qui m'en empêchera?

— Moi!

— Vous? vous êtes fou ou ivre ce soir!

— Non, señor Navarros. Et la preuve c'est que si, par malheur, vous persistez dans votre décision, je vais immédiatement raconter à la police tous vos méfaits!

— Misérable! cria Bianca...

Hors d'elle, elle s'était jetée sur Malcorne avec une telle violence que celui-ci, surpris, alla rouler à plusieurs mètres.

La belle aventurière allait-elle voir ses projets s'écrouler au moment même de leur réalisation? Elle savait Malcorne capable d'exécuter ses menaces. Il fallait donc le mettre hors d'état de lui nuire jusqu'à ce que son mariage eût été célébré. Alors, s'avançant vers ses affiliés, elle tourna le pouce vers le sol. Ceux-ci comprirent. Ils se précipitèrent vers Malcorne et le poussèrent vivement dans un coin du salon où se trouvait une trappe pareille à celle qui avait envoyé Ravengar dans une des caves de l'hôtel.

Mais, d'un coup de poing vigoureux, Malcorne s'était débarrassé de l'homme qui le suivait le plus près. Navarros se mit alors à sa poursuite, le rattrapa, d'une bourrade l'envoya rouler sur le canapé. Il se releva, mais pour se trouver en face d'un autre acolyte de Bianca qui, l'agrippant au collet, le poussa cette fois jusqu'à l'endroit où s'ouvrait la trappe.

Bianca, qui suivait la scène, pressa un bouton. Mais Malcorne s'était dégagé et ce fut son agresseur qui disparut à ses pieds.

Libéré, il s'élança vers la fenêtre. Mais il recula, effaré. Bianca venait d'abaisser un levier et un volet de fer était descendu devant la fenêtre.

Malcorne se jeta vers la porte. Il pénétra dans le couloir. Le voyant fuir, un des affiliés de Bianca sortit son revolver.

— Halte! cria-t-il...

Malcorne ne s'arrêta point. Le coup partit et la balle vint lui traverser la main. Réprimant un cri de douleur, Malcorne avait rencontré, sur sa route, une portière et s'était caché derrière pour reprendre un instant haleine.

Cependant, Juan Navarros l'avait aperçu et arrivait près de lui. Alors, d'un effort désespéré, Malcorne arracha la portière et, la jetant sur son adversaire, profita du temps que celui-ci mettait à se dégager pour reprendre sa course.

Un escalier s'ouvrait devant lui. Il le monta de toute la vitesse de ses jambes et se trouva ainsi sur les combles de l'hôtel.

Des crampons de fer étaient fichés le long du mur de l'immeuble mitoyen, haute maison à six étages. Malcorne y grimpa avec une agilité de singe.

Juan Navarros s'était élançé à sa poursuite. Malcorne, toujours fuyant devant lui,



Juan Navarros et Bianca se donnèrent le baiser de fiançailles.

était parvenu à l'extrémité du toit de l'immeuble: une poutre de fer, mise là pour en assurer la solidité, le séparait de son voisin.

Sans hésitation, Malcorne s'y engagea. Juan Navarros l'y suivit.

Et là, à cent cinquante pieds au-dessus du



Bianca, la belle aventurière, attendait Juan Navarros... Elle était, ce soir-là, plus jolie que jamais.

sol, les deux hommes se rejoignirent: sous les yeux de Bianca la lutte commença, lutte sauvage qui ne pouvait se terminer que par la mort de l'un d'eux.

Malcorne envoya un coup de poing à Juan Navarros qui trébucha et ne parvint à éviter l'effroyable chute que par un miracle d'équilibre. Alors, d'un bond, le Cubain s'élança sur son adversaire et le saisit à la gorge.

Malcorne, la respiration coupée, flageola un instant sur ses jambes, puis, ouvrant les bras, lâcha la poutre et vint s'écraser sur le sol.



DEUXIEME PARTIE

LE RETOUR INATTENDU

La mort de Malcorne-le-Borgne avait interrompu la réception de Bianca et le dîner des fiançailles avait été remis à un autre jour.

Tandis que les affiliés de l'aventurière allaient avertir la police que, pris sans doute d'un accès de folie, l'ancien chercheur d'or s'était fracassé le crâne, Juan Navarros était rentré chez lui, couvert de poussière.

Assis dans un fauteuil, il cherchait à reprendre ses sens et à rassembler, dans son esprit, tous les incidents de cette tragique soirée.

Malgré toutes les émotions par lesquelles il était passé, oubliant déjà le danger qu'il avait couru, il n'était pas mécontent. N'était-il point débarrassé, pour toujours cette fois, d'un complice gênant?

Tout le passé disparaissait et l'avenir s'ouvrait radieux devant lui. Délivré de Jessie et de Malcorne, il pouvait épouser sans crainte Bianca et jouir en paix d'un bonheur si chèrement acheté.

Alors, le cœur plus léger, il épousa ses vêtements, remit de l'ordre dans ses cheveux et renoua sa cravate défaits. Puis, il alluma une cigarette.

Mais, soudain il pâlit.

L'apparition fantastique, qu'il connaissait à présent si bien, semblait sortir de la porte en face de lui. Elle se dirigeait lentement vers la table qui était au milieu du salon, et les mains y posèrent une feuille de papier.

Juan Navarros s'élança, la saisit; elle ne contenait que deux lignes:

" Ne vous faites pas d'illusion, vos crimes ne demeureront pas impunis "

Une angoisse effroyable étreignit le cerveau du Cubain: ainsi donc il n'était point libéré comme il le croyait?

Il passa la main sur son front. Une fièvre brûlante lui desséchait la gorge. Il promena autour de lui des regards éperdus.

Et il eut peur.

Il quitta le salon pour regagner sa chambre, pour être seul et réfléchir sur tout ce qui se passait d'étrange autour de lui depuis quelque temps.

Mais, comme il traversait le couloir, son visage exprima tout à coup un effroi surhumain. Ses dents claquèrent de terreur.

Il fit un pas encore, regarda de nouveau dans la glace sans tain qui le séparait de la bibliothèque et un sourd juron monta à ses lèvres.

A côté de la cheminée, assise dans un fauteuil, vêtue d'un peignoir de satin clair, Jessie lisait tranquillement.

D'un bond, il fut près d'elle.

— Comment?... vous?... ici?...

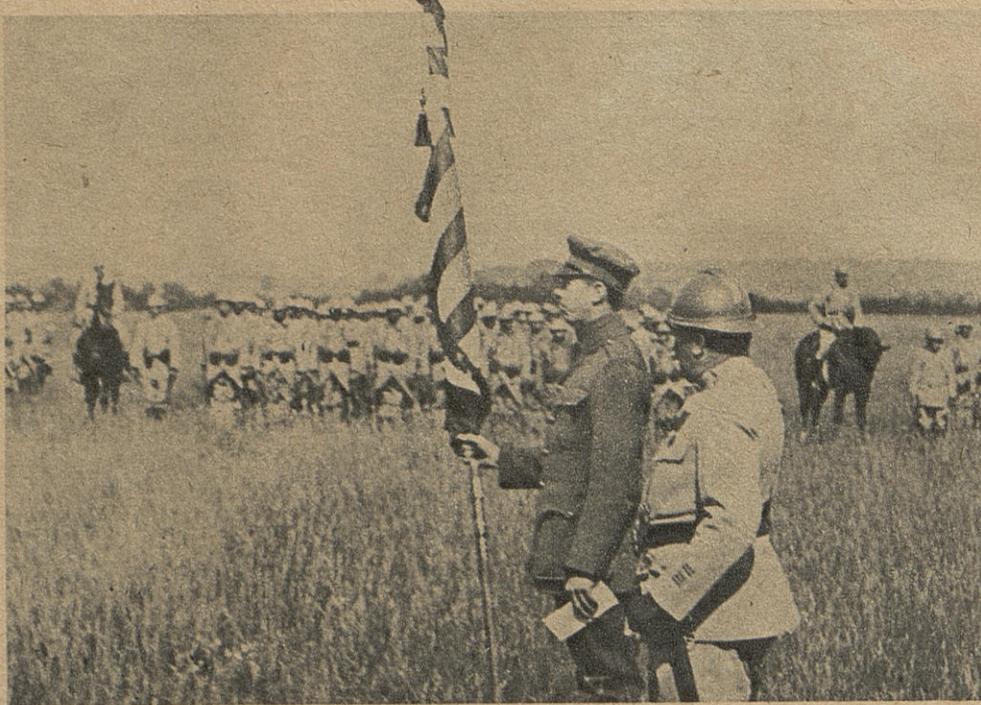
— Pourquoi pas? lui répondit-elle d'une voix calme. N'est-ce pas ma place?

— Si... si... balbutia le Cubain, se demandant s'il ne rêvait point... Mais, excusez-moi... je vous croyais victime de la catastrophe de la *Stella*... et alors...

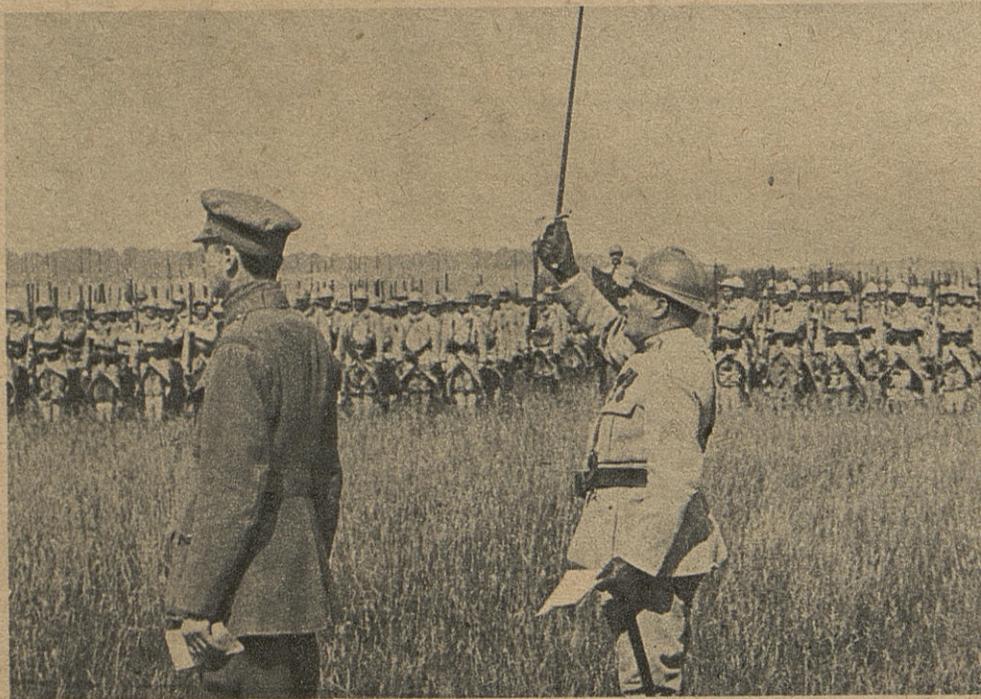
— J'en suis miraculeusement échappée, Juan. Ah ça? ajouta-t-elle ironiquement, vous n'avez pas l'air satisfait de me revoir?

— J'en suis enchanté, au contraire... Seulement j'étais si loin de m'y attendre...

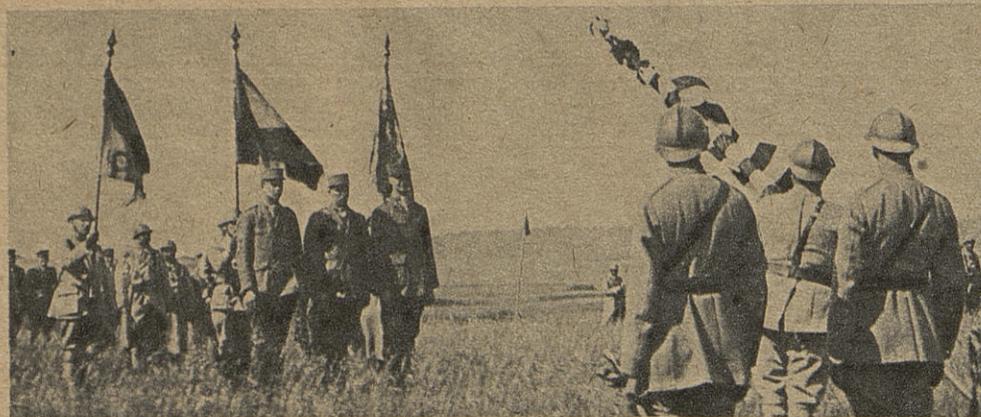
(Voir suite p. 478.)



Le délégué du gouvernement américain présente le drapeau.



Le chef d'état-major de la division reçoit le nouvel étendard.



La remise du drapeau aux ambulanciers de la S. S. U. 14.

Avant l'arrivée du général Pershing et de ses soldats, le drapeau étoilé des États-Unis aura flotté sur le front français. Le 4 juin en effet, devant les régiments d'une division dans la Meuse, un délégué du gouvernement confédéré, venu spécialement de Washington, a remis un drapeau à la Section d'ambulance américaine, formée d'étudiants de l'Université californienne de Stanford. Lorsque l'étendard eut été remis à son porte-drapeau, les musiques jouèrent le "Star spangled banner" et la "Marseillaise", tandis que les drapeaux français s'inclinaient devant le nouveau venu.



J'ai vu.



Sur l'emplacement d'un fortin allemand bouleversé par une mine, un poste de secours est installé.

Torse nu, les artilleurs d'un mortier anglais servent leur pièce sans arrêt durant toute l'attaque.

AVANT L'ATTAQUE DE LA CRÊTE DE MESSINES-WYTSCHAETE

Aucune action d'envergure ne s'était déroulée depuis le 15 mai 1915 dans cette région. Le 7 juin à l'aube, après une préparation minutieuse, la deuxième armée britannique, commandée par le général Plumer, enlevait la crête Messines-Wytschaete, sur un front de 15 kilomètres, faisant plus de 5 000 prisonniers dès le début de l'offensive.

Depuis plusieurs jours, le travail d'observation des aviateurs et des aéronautes anglais avait été remarquable, tant au point de vue de l'endurance que de l'ingéniosité, comme leur héroïsme le fut d'ailleurs pendant l'action. De multiples lignes de chemins de fer avaient, depuis des semaines, apporté aux troupes vivres, munitions et ravitaillements.



AU BOIS : QUELQUES SILHOUETTES D'ENFANTS

Ceux là qui sont à l'âge heureux où l'on joue au soldat auront au moins le bonheur de ne pas faire plus tard ce rude métier. Leurs pères se battent dans ce but. Ils jouent, tout à la joie de la saine promenade

au grand air dans les allées du Bois. Tout animés encore de leurs jeux, ils reviennent vers les mamans anxieuses, leur sang rosissant leurs joues enfantines et leurs yeux gris encore pleins de rire et de gaieté.



A DEAUVILLE. — VISIONS ENFANTINES ET GUERRIÈRES

Juin 1914. — Déjà c'était l'apparition sur la plage à la mode des élégantes, qui portaient toutes les nuances de l'arc-en-ciel peintes sur leurs robes de couleur. — Juin 1917. — Les papas sont au front et les mamans servent encore dans les hôpitaux. Deauville n'est plus qu'une

plage d'enfants qui dressent des tranchées et des forts de sable sous l'œil des gouvernantes et des nourrices. Les marins anglais, dont le poste est tout proche, viennent suivre, d'un œil amusé, les ébats des tout petits qui chantent à tue-tête "Tipperary" et "Tout le long de la Tamise".

J'ai vu.

CONSTANTIN

'DE GRÈCE ABDIQUE SON SECOND FILS ALEXANDRE LUI SUCCÈDE



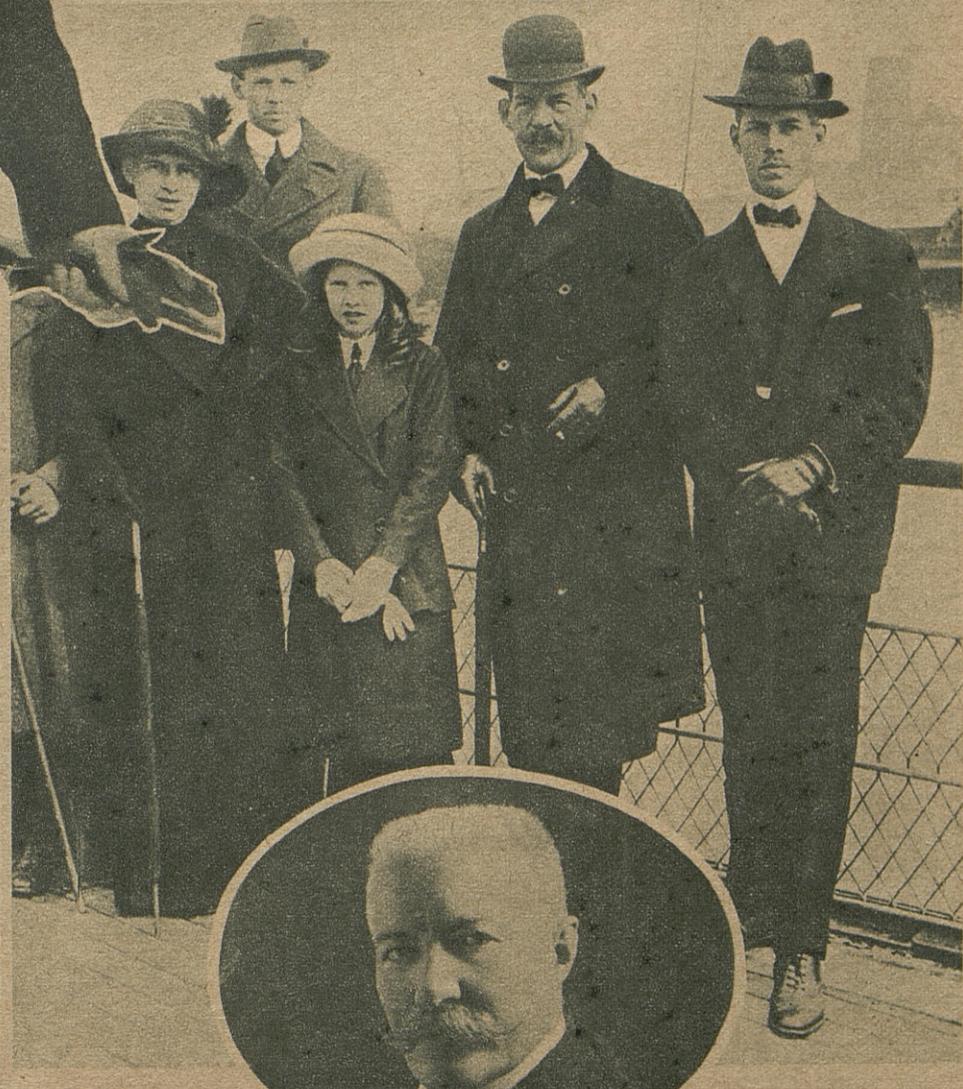
Constantin, visitant Paris.



Constantin, feld-maréchal prussien.

Le nouveau roi Alexandre.

Le diadoque Georges, colonel prussien.



L'ex-roi Constantin

M. Jonnart.

et ses enfants.

Pour s'être laissé égarer jusqu'au point d'oublier ses devoirs de souverain, et surtout pour avoir subi la tyrannique domination de sa femme Sophie de Hohenzollern, le roi Constantin de Grèce a dû abdiquer en faveur de son second fils Alexandre, à l'exclusion du diadoque trop soumis à sa mère. C'est le 12 juin que le beau-frère de Guillaume II s'est résigné à descendre de ce trône que le Kaiser lui recommandait de garder à tout prix, cédant devant l'ultimatum de M. Jonnart, Haut-Commissaire des Puissances protectrices, qui a fait occuper immédiatement la Thessalie par les forces de l'Entente.

— Allons, Juan, je vois que le bonheur vous tourne la tête. Rentrez dans votre chambre vous remettre. Nous causerons plus tard.

Et, sans plus s'occuper de lui, elle se replongea dans sa lecture.

Juan Navarro sortit de la bibliothèque en titubant : le retour inattendu de Jessie rendait impossible son mariage avec Bianca !

Mais bientôt, retrouvant tout son sang-froid, il se précipita au téléphone :

— Allô !... c'est vous, Bianca?...

— C'est moi, mon cher Juan ! répondit la belle courtisane dont le visage s'épanouit en reconnaissant son fiancé... Qu'y a-t-il?

D'une voix entrecoupée il lui raconta ce qui venait de se passer.

De l'autre côté du fil, à mesure que se déroulait ce récit, les traits de Bianca exprimaient la stupéfaction la plus vive.

Jessie vivante !... sauvée par Ravengar !... Ces deux êtres se trouveraient-ils toujours sur sa route pour bouleverser ses projets?...

Voilà donc pourquoi la cave était vide : il s'était échappé pour porter secours à son ennemie et, à présent, ils étaient unis, l'un et l'autre, contre elle.

Et elle ne pouvait rien !... elle était désarmée !... il lui était même impossible de compter sur Navarro !... Et elle comprenait la folie qu'elle avait commise en écoutant l'amour du jeune Cubain et en se faisant l'adversaire d'un homme tel que Ravengar !...

— Que dites-vous de cela, chère amie ? interrogeait Juan Navarro.

— Ce que j'en dis ? gronda-t-elle avec rage, c'est que vous ne tenez aucune de vos promesses envers moi et que j'ai été bien sotte de croire à votre parole.

— Ne vous fâchez point, Bianca, répondit vivement le jeune homme. Rien n'est perdu et vous savez que je vous aime assez pour vaincre tous les obstacles. Convoquez vos amis. Je saute dans mon auto et j'arrive.

LA MALLE DU GRENIER

Depuis que des malfaiteurs, voulant s'emparer du collier, s'étaient attaqués à son coffre-fort, Jessie en avait retiré un trésor qu'elle estimait bien plus précieux encore.

C'étaient les lettres d'Harry Price.

Elle les avait cachées dans une malle, dans le grenier de l'hôtel. Elle était bien certaine que personne ne viendrait les chercher là.

Aussi, de temps en temps y montait-elle et, pour se redonner un peu de courage, relisait-elle ces feuillets où son fiancé lui exprimait tout son amour ardent et sincère.

Soudain, ce matin-là, un bruit de pas la fit tressaillir. Quelqu'un montait l'escalier. Elle remit les lettres dans la malle. Il était temps, Juan Navarro entra.

— Vous ici, chère amie ? interrogea-t-il d'un ton amical... je vous cherchais partout... Mais il n'importe !... nous serons aussi bien dans le grenier pour causer ensemble un instant !

— Nous n'avons rien à nous dire, répondit Jessie d'un ton froid.

— Si. Nous nous trouvons dans une situation ridicule vis-à-vis l'un de l'autre. Vous me haïssez. Je ne vous aime plus. Ne trouvez-vous pas qu'il serait préférable de nous séparer ?

— Pourquoi me forcez-vous, Juan, à revenir sur notre conversation d'autrefois ? Vous savez bien que je ne vous quitterai jamais et que je m'attacherai à chacun de vos pas jusqu'à ce que l'heure de justice ait sonné.

Juan Navarro haussa les épaules.

— L'heure de la justice?... c'est décidément une idée fixe chez vous, Jessie !... Je ne me sens plus en humeur, quant à moi, de discuter de nouveau avec vous sur ce sujet-là... Voulez-vous, oui ou non, me rendre ma liberté ?

— Non.

— Prenez garde !

— Vous savez bien que vos menaces ne me font pas peur.

— C'est bien. Vous seule serez responsable de ce qui arrivera. Vous me connaissez. Quand je veux quelque chose, rien ne me coûte pour y arriver.

— Je sais que vous êtes capable de tous les crimes !...

Les poings du jeune homme se crispèrent. Il pensa se jeter sur sa femme. Mais il se contenta. Et, sans ajouter un mot, il se retira.

Mais quand, demeurée seule, Jessie voulut quitter le grenier à son tour, elle s'aperçut qu'elle était enfermée. En s'en allant, Juan

Navarro avait donné un tour de clé. Elle alla à la fenêtre pour l'ouvrir et appeler au secours ; elle était cadenassée.

Alors, elle comprit : elle était prisonnière.

Elle se laissa tomber, découragée, sur un tabouret. Mais, soudain, elle crut voir, dans la pénombre du grenier, apparaître Harry Price lui-même. Et, en souriant, son fiancé lui dit d'une voix douce :

— Ayez confiance, Jessie ; quoi qu'il arrive, je veillerai sur vous.

Elle s'élança vers lui, les bras ouverts. Il avait disparu.

A ce moment la porte s'ouvrit et trois hommes masqués entrèrent. C'étaient les affiliés de Bianca que Juan Navarro était allé chercher. Le Cubain avait décidé de séquestrer sa femme dans la maison de campagne que possédait la belle courtisane à Wilh-Union, petit bourg situé à une vingtaine de kilomètres de New-York sur les bords de l'Houdjon de ne lui rendre sa liberté que quand elle aurait consenti à se séparer de lui.

Jessie comprit qu'il était inutile de résister. Elle se sentait soutenue, d'ailleurs, par les paroles de son fiancé.

Deux des hommes la prirent sous le bras tandis que le troisième les précédait pour ouvrir les portes.

Juan Navarro surveillait lui-même l'expédition.

— Misérable ! lui cria Jessie.

— Ne craignez rien, chère amie, se contenta de répondre le Cubain, il ne vous sera fait aucun mal. Je veux seulement vous apprendre, ajouta-t-il, qu'on ne me désobéit pas !

Mais, sur le palier, il s'arrêta en poussant un cri de surprise et d'angoisse.

Il venait d'apercevoir Harry Price qui, immobile et les bras croisés au-dessus de la dernière marche, semblait vouloir s'opposer à l'enlèvement de Jessie.

— Il faut nous débarrasser de cet homme ! rugit-il.

Un des invidieux sortit son revolver et tira. Harry Price tournoya un instant sur lui-même. Ses mains essayèrent vainement de se raccrocher à la rampe. Il roula jusqu'au bas de l'escalier.

— Il est bien touché ! ricana une voix...

Juan Navarro et ses acolytes se précipitèrent. Mais, au bas de l'escalier, ils ne trouvèrent personne. Harry Price s'était évaporé comme un fantôme.

— C'est impossible ! murmura le Cubain troublé. Nous l'avons cependant tous vu ?

— Juan Navarro, répondit Jessie, on ne tue pas les morts !

— Conduisez-la à l'auto, ordonna le jeune homme ; je vous rejoindrai plus tard.

Et tandis que ses bandits masqués entraînaient Jessie, il se mit à chercher encore, comme un fou, dans tout l'hôtel...

UNE POURSUITE EFFRÉNÉE

Dans le jardin de l'hôtel de Juan Navarro l'automobile de Bianca attendait.

Les bandits installèrent leur victime avec soin au milieu d'eux et le chauffeur, ayant mis le moteur en marche, démarra à toute vitesse.

L'auto dévalait, maintenant, sur la route. Les hommes pour ne pas être remarqués, avaient retiré leur masque. Jessie demeurait silencieuse. Elle avait confiance. Elle savait qu'on veillait sur elle.

Soudain un des hommes poussa un juron. Au tournant du chemin venait d'apparaître une autre auto où l'on distinguait des agents de police. Elle arrivait rapidement, semblant gagner du terrain à chaque tour de roue.

— Damnation ! murmura Navarro, nous sommes suivis...

Comment cela se faisait-il ?

Tandis que les acolytes de Bianca forçaient Jessie à monter dans leur auto, un homme, nu tête et qui ressemblait extraordinairement à celui qui, au pied de l'escalier, avait disparu d'une façon si étrange, courait vers le poste de police le plus voisin.

Enfin, il rencontra une voiture occupée par une demi-douzaine d'agents.

— Courez à l'hôtel de M. Juan Navarro, leur avait-il crié... des bandits masqués sont en train d'enlever sa femme...

Il y avait justement parmi eux un des policiers qui avaient arrêté les voleurs du collier de Radjah ; il leur indiqua l'hôtel.

Mais, comme ils y arrivaient, ils virent la

porte s'ouvrir, l'auto de Bianca sortir et s'éloigner à toute vitesse. Ils s'élançèrent sur ses traces.

Jessie, à la nouvelle de ce secours providentiel, n'avait pas perdu la tête. Elle avait sorti son mouchoir et, par de grands gestes, s'efforçait de retenir l'attention des policiers.

Ce fut une poursuite effrénée.

Il était évident, toutefois, que l'auto des agents était plus rapide. A moins de quelque contretemps inattendu, elle devait, dans un laps de temps mathématique, rattraper celle qui marchait devant elle.

Un des bandits avait serré le poignet de Jessie pour l'empêcher de continuer ses signaux ; un autre la maintenait assise sur les coussins.

— Plus vite ! criait le troisième.

— C'est impossible, répondait le chauffeur, nous donnons le maximum...

Maintenant, l'auto policière n'était plus qu'à une centaine de mètres : encore quelques kilomètres, elle aurait rattrapé l'autre.

Alors, l'homme qui venait de parler se leva. Il prit son revolver, se retourna, visa. L'agent qui conduisait tomba.

Privée de son conducteur, l'auto zigzagua un instant, bondit hors de la route, franchit le talus, s'en alla droit vers un ravin et s'effondra dans le vide pour retomber, cent cinquante mètres plus bas, brisée en mille morceaux sur les cadavres des policiers.

RAVENGAR REPARAIT

Jessie fut conduite immédiatement au salon où Bianca l'attendait.

— Madame, lui dit la belle courtisane d'un ton triomphant, vous ne vous attendiez point à me revoir si tôt ! Veuillez donc avoir l'obligeance de prendre un siège et de m'écouter, cette fois, avec un peu plus de patience.

Mais comme son interlocutrice demeurait immobile et muette, l'enveloppant d'un regard de mépris, un des hommes la prit par le bras pour la forcer à s'asseoir.

— Ne la brutalisez pas ! commanda Bianca. J'entends que Madame soit traitée chez moi avec les plus grands égards.

— Vous nous avez déjà dit cela avec ce maudit Ravengar ! ricana l'autre ; maintenant où est-il ?

A ce moment une voix railleuse, qui semblait sortir de derrière un paravent qui se trouvait à l'autre extrémité du salon, répondit :

— Mais ici !

On se précipita. Derrière le paravent Ravengar était, en effet, assis tranquillement ; il souriait.

— Madame, dit-il en s'inclinant, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes hommages.

Bianca le considérait, stupéfaite. Mais, se remettant vite, elle ordonna :

— Conduisez Madame dans la chambre d'en haut et veillez à ce qu'elle ne s'échappe point !

Jessie jeta un regard vers Ravengar, comme pour lui demander son aide ; mais celui-ci lui répondit tranquillement :

— Laissez-vous emmener, ma chère Jessie, il ne vous sera fait aucun mal !

Bianca et Ravengar demeuraient face à face.

— Alors, s'écria la jeune femme, ce que l'on m'a raconté est exact, Monsieur ? C'est vous qui avez encore sauvé mistress Navarro de l'effroyable catastrophe de la Stella ? Quel homme êtes-vous donc ?

Tandis qu'elle parlait, Ravengar, sans paraître l'écouter, allumait sa cigarette.

Bianca s'approcha de lui et, d'un geste tendre, passa ses beaux bras blancs autour de son cou, en murmurant :

— Ah ! comme il serait bon d'être aimée par un homme tel que vous !

Mais Ravengar, toujours silencieux, posa l'allumette enflammée sur les doigts roses de son interlocutrice :

— Lâche... vous m'avez brûlée !...

Ce cri fit accourir plusieurs de ses acolytes.

— Cet individu, s'exclama-t-elle ivre de colère, vient de se conduire envers moi d'une façon abominable ! Emparez-vous de lui, fouillez-le pour être bien sûr qu'il n'a rien sur lui qui lui permette encore de s'évader.

— Où le mettre pour qu'il ne s'échappe pas ? demanda un des hommes.

— Enfermez-le dans la chambre blindée... cette fois, je vous le garantis, nous le garderons malgré lui !...

J'ai vu.

Les acolytes de Bianca s'étaient jetés sur Ravengar. Il ne leur opposa aucune résistance.

— Je vous suis ! dit-il simplement.

— Ah ! c'est la guerre que vous voulez, master Ravengar ? lui cria rageusement Bianca tandis qu'on l'entraînait... Eh bien, vous l'aurez !...

LA PETITE CHAMBRE D'EN HAUT

La chambre où l'on avait conduit Jessie était une petite pièce sous les combles de la villa.

Tout son ameublement se composait d'un lit de fer et d'une toilette dissimulée derrière un paravent. Elle servait généralement aux domestiques.

Demeurée seule, Jessie se laissa tomber sur une chaise. Lasse et angoissée, elle se demandait s'il n'eût pas été préférable pour elle d'accéder à la demande de Juan Navarros et de consentir à lui rendre sa liberté.

Un bruit étouffé la fit tressaillir.

Elle se retourna et vit, avec étonnement, à côté d'elle, Ravengar qui lui souriait doucement.

— Vous ? s'écria-t-elle.

— Toujours moi, chère amie, lui répondit-il, quand il s'agit de veiller sur vous. Je suis venu vous supplier de ne point perdre confiance dans l'avenir. L'heure approche où vous serez vengée et le meurtrier de votre fiancé puni !

— Mais que dois-je faire jusque-là ?

— Rien. Attendre les événements et me laisser agir.

Pendant ce temps-là, dans le salon, Bianca disait à ses acolytes :

— Maintenant que nous voilà

tranquilles avec Ravengar, allons donc causer un peu avec notre prisonnière !

Elle monta jusqu'à la petite chambre où l'on avait enfermé Jessie, ouvrit la porte, et

— Je l'ignore.

— En ce cas, on va vous y reconduire et c'est moi-même qui vous y enfermerai.

— Je n'osais vous demander cette faveur !

Il fit signe à Jessie de n'avoir aucune inquiétude à son égard, et comme les acolytes de Bianca s'avançaient pour le saisir, il se mit de lui-même entre eux et descendit suivi de la belle courtisane.

Une double porte, l'une de chêne massif, l'autre en acier, fermaient cette pièce que l'on appelait la chambre blindée parce que les murailles étaient capitonnées de plaques de fer.

— Entrez, Monsieur ! ordonna Bianca.

Ravengar s'inclina. Il franchit une porte, puis l'autre.

— Cette fois, murmura Bianca se retournant vers ses complices, il ne s'échappera pas !

Elle ferma elle-même les portes, tourna les clés dans les serrures.

Et, tandis que ses complices remontaient l'es-

calier, elle demeura un instant appuyée contre le mur derrière lequel était enfermé Ravengar. Un soupir profond gonfla sa poitrine et à voix haute elle murmura :

— Quel dommage que je ne puisse me faire aimer par cet homme : à nous deux que de choses extraordinaires n'aurions-nous point faites ?

Mais elle se redressa. Elle songea à Jessie. Alors une flamme passa dans ses yeux :

— Il aime cette femme !... dit-elle. C'est sur elle que je me vengerai de ses dédains !...

GUY DE TÉRAMOND.

Fin du huitième épisode.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 30 mai au 5 juin.

MERCREDI 30 MAI. — Décret appelant sous les drapeaux tous les sujets alliés mobilisables résidant en France.

JEUDI 31. — Discours du trône à Reichsrath autrichien.

VENDREDI 1^{er} JUIN. — La Chambre française refuse les passeports pour Stockholm aux députés socialistes.

SAMEDI 2. — Démission de M. Iswolsky, ambassadeur de Russie à Paris.

DIMANCHE 3. — Cinq contre-attaques allemandes repoussées sur le plateau de Craonne.

LUNDI 4. — La Chambre, dans un vote, se les buts de guerre de la démocratie française.

— Une explosion détruit deux usines d'Aubervilliers.

MARDI 5. — Le général Broussiloff devient généralissime de l'armée russe.

— Seize avions allemands au-dessus de l'estuaire de la Tamise.

— Proclamation de l'indépendance albanaise sous le protectorat italien.

demeura clouée de stupeur en voyant Ravengar causer avec la jeune femme.

— Vous ! cria-t-elle...

— Excusez-moi, chère Madame, d'avoir quitté la chambre blindée, mais je me suis aperçu que j'avais oublié de dire quelque chose à mistress Navarros et je me suis dépêché de réparer cet oubli.

— On n'avait donc pas fermé la porte ?

calier, elle demeura un instant appuyée contre le mur derrière lequel était enfermé Ravengar. Un soupir profond gonfla sa poitrine et à voix haute elle murmura :

— Quel dommage que je ne puisse me faire aimer par cet homme : à nous deux que de choses extraordinaires n'aurions-nous point faites ?

Mais elle se redressa. Elle songea à Jessie. Alors une flamme passa dans ses yeux :

— Il aime cette femme !... dit-elle. C'est sur elle que je me vengerai de ses dédains !...

GUY DE TÉRAMOND.

Fin du huitième épisode.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 6 au 12 juin.

MERCREDI 6. — Dix millions de conscrits enrôlés aux Etats-Unis.

JEUDI 7. — Les Anglais enlèvent la crête Messines-Wytschaete et font plus de 5000 prisonniers.

VENDREDI 8. — Le général Pershing débarque à Liverpool.

— Le général Gourko donne sa démission.

SAMEDI 9. — San Salvador détruit par une éruption volcanique.

DIMANCHE 10. — M. Garcia Prieto démissionne : M. Dato est chargé de constituer le nouveau ministère espagnol.

— Le gouvernement russe reçoit une note de M. Wilson.

LUNDI 11. — Les Italiens s'installent à Japina.

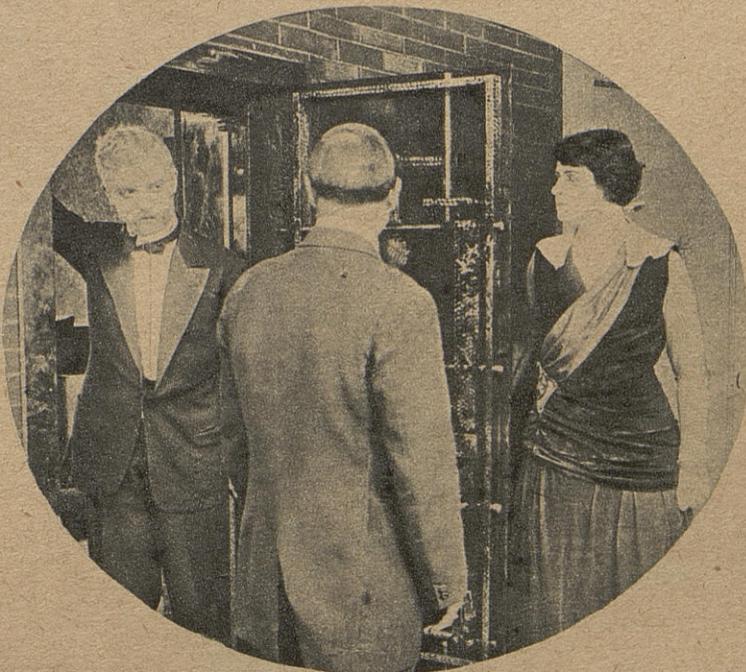
— Saint-Domingue rompt avec l'Allemagne.

MARDI 12. — Abdication du roi Constantin de Grèce.

— La France et l'Angleterre répondent à la proclamation du gouvernement provisoire russe du 9 avril.



Bianca demeura clouée de stupeur en voyant Ravengar causer tranquillement avec Jessie.



« Entrez, monsieur », ordonna Bianca. Ravengar s'inclina : il franchit une porte...

J'ai vu.
EN MARGE DE LA GUERRE



M. Noulens, le nouvel ambassadeur de France à Pétrograd.

M. Eduardo Dato, le nouveau chef du gouvernement espagnol.

M. Hédelo, le nouveau préfet de police de Paris, recueille la succession de M. Laurent, lequel devint préfet en septembre 1914.

Sur le front de Bessarabie, le roi Ferdinand de Roumanie et sa fille la tentent les troupes, accom-

pagés de M. Bratiano.

M. Jean-Victor Leymarie devient directeur de la Sûreté générale, en remplacement de M. Hédelo nommé préfet de police.



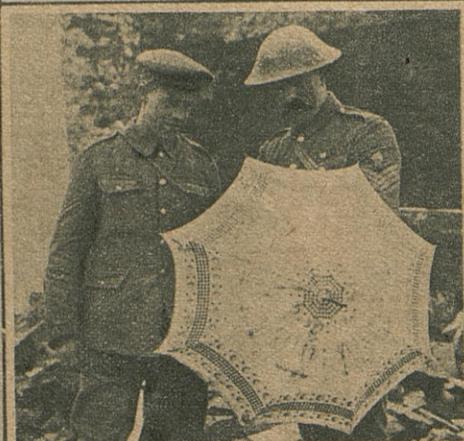
Guidée par un pasteur protestant aux armées, M^{me} Maitre femme du député de Saône-et-Loire, infirmière dans une ambulance alpine, visite les tranchées à 15 mètres des Allemands.



Délicieux turban porté par une toute gracieuse Parisienne, mademoiselle Jeanne Baron.



Le 8 mai, M. Jusserand, ambassadeur de France à Washington, recevant de M. Mac Adoo, secrétaire d'Etat aux Finances, le premier prêt de 100 000 000 de dollars consenti par les Etats-Unis.



La trouvaille inattendue du Tommy dans les ruines d'une maison bombardée près de Messines. Avec cette ombrelle, il ne craint plus le soleil.



Ce brillant escadron de spahis, escorte d'un des généraux qui dirigèrent la dernière offensive, vient de mener ses rapides chevaux à l'abreuvoir sur les rives de l'Aisne.



Depuis quelques jours, les factrices ont fait leur apparition à Paris, remplaçant les employés des P. T. T. qui ont été rappelés sous les drapeaux.

CURE D'EMBOINPOINT
REPRISE ASSURÉE DE 2 A 5 K^g PAR MOIS AVEC LE




"M'ARALIMENT"
(POTAGES et CROQUETTES aux ALGUES MARINES)

GRATIS METHODE et PREUVES. Ecrire
LABORATOIRE MARIN
ENGHIEEN-LES-BAINS (S&O)
DÉPÔT POUR PARIS 49, RUE DE MAUBEUGE, 102

Vient de paraître :

CAPITAINE LANGEVIN

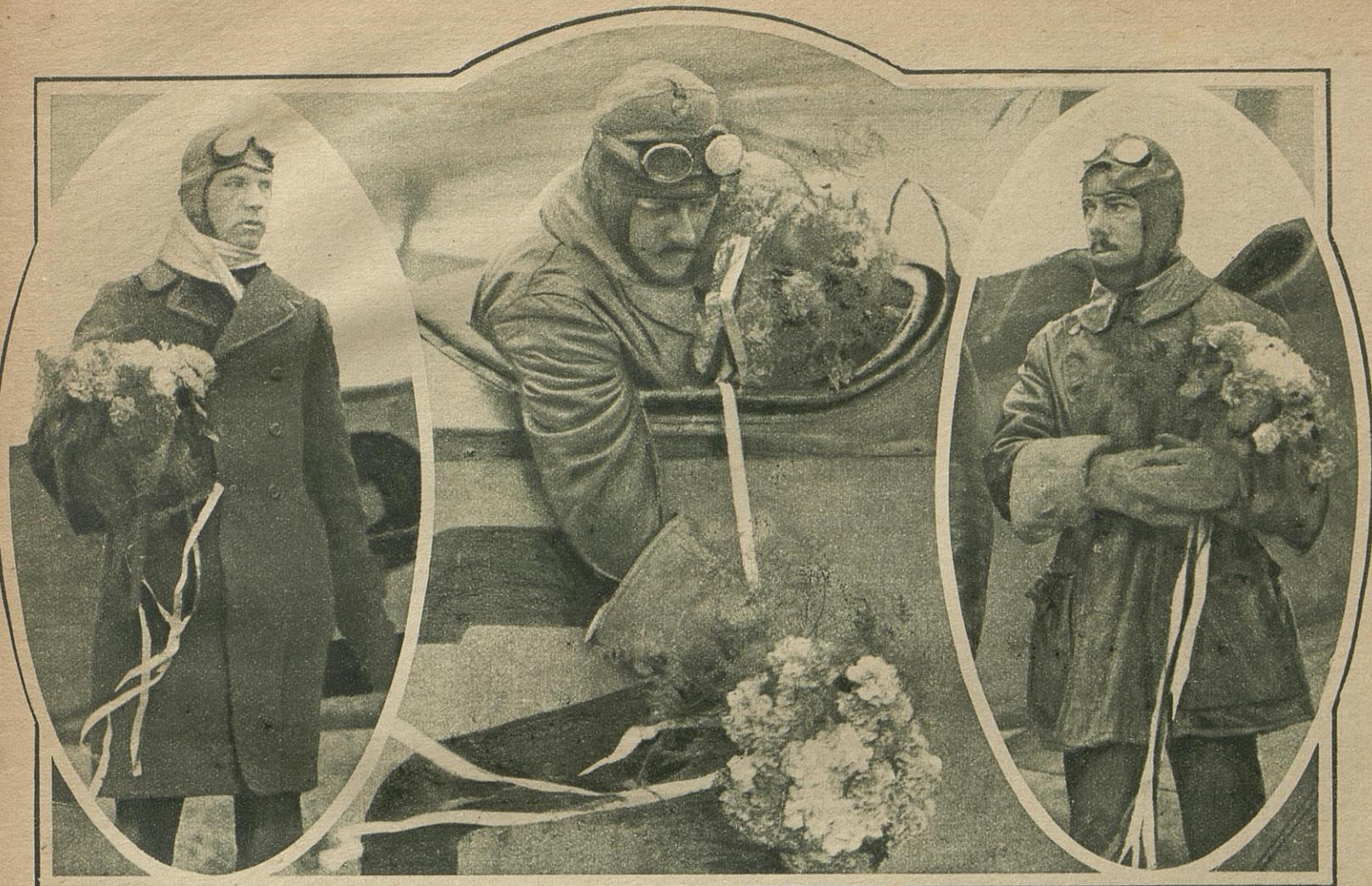
CAVALIERS DE FRANCE

1914 : Étapes et Combats
Préface de Théodore Chèze
50 illustrations de Gérard Cochet

Un volume in-18... 3 fr. 50 net

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris

J'ai vu.



CENT AVIATEURS NAVALS AMERICAINS SONT ARRIVÉS EN FRANCE

Le département de la marine de Washington annonçait, le 9 juin, que cent aviateurs navals étaient déjà arrivés en France : une partie d'entre eux aidera à découvrir les sous-marins, les autres seront affectés à divers services. Les photographies de ces trois " as " qui

sont parmi les nouveaux venus et feront bientôt parler d'eux ont été prises, le 21 mars dernier, alors que ces aviateurs venaient de survoler le cimetière de Saint-Bridge et de laisser tomber des fleurs sur la tombe de leur camarade Tex Milliman, victime d'un terrible accident.

URODONAL
rajeunit

URODONAL
réalise une véritable saignée urique.
(acide urique, urates et oxalates.)

- Goutte
- Gravelle
- Calculs
- Migraines
- Sciaticques
- Rhumatismes
- Artério-Sclérose
- Obésité
- Aigreurs



— Mais certainement, capitaine, si vous voulez arriver au grade de général avec une taille de sous-lieutenant, des reins à toute épreuve, un cœur jeune, des jambes souples comme à vingt ans, vous n'avez qu'à faire comme moi... Sablez l'URODONAL !... A votre santé.

Qui veut rester jeune et éviter les rhumatismes, le durcissement des artères, l'ensablement des reins, les varices et l'obésité doit éliminer l'excès d'acide urique, ce poison de notre organisme, et faire des cures régulières d'URODONAL.

Etabl^s Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 7 fr. 20, les 3, fco 20 fr.

JUBOL

Laxatif physiologique, le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin.



JUBOL réédue l'intestin

L'OPINION MÉDICALE :

« Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans les croquer d'un à trois comprimés de *Jubol* pendant quelques semaines pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente que, parmi les médecins qui font ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ses malades. »

Prof^r Paul SUARD

Ancien professeur agrégé aux Ecoles de Médecine navale.
Ancien médecin des Hôpitaux.

Toutes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. La boîte, fco, 5 fr. 30. La cure intégrale (6 boîtes), 30 francs.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit par GÉRARD BAUER

— Du travail... Du travail... Il n'y a plus beaucoup de travail... Les quelques Suédois qui traversent abordent naturellement à Rostock ou à Lerbeck... Ici... il ne vient plus rien... moins que rien... Quand on fait marcher les grues (et il montrait d'un geste de la main les centaines de grues postées comme des sentinelles d'acier, le long des bassins enchevêtrés c'est à vide, pour ne pas qu'elles se rouillent. Les bateaux sont là... mais quoi... ils ne bougent pas. Ils sont comme des fantômes... Ah! misère.

— Cela reviendra, dit Levinski, en manière de consolation.

— Possible! Possible! fit l'autre mais quand?... Je suis de Hambourg, moi... J'aime mon pays, vous savez... comme tous ceux d'ici... Il faudrait être aveugle pour voir que nous ne souffrons pas plus que tous les autres... Ici on ne fabrique pas d'obus... on ne plante pas de pommes de terre... on n'engraisse pas des pores... On vivait, vous le savez bien, sur tout ce qu'on amenait, sur tout ce qu'on emportait, sur tout ce monde qui s'arrêtait... C'était cela la richesse de la ville... Mon frère, qui a mieux réussi que moi, était emballer. Il a mis vingt-cinq ans avant d'avoir son petit commerce à lui. Il en a planté des clous, misère! avant d'arriver à être son maître. Aujourd'hui c'est fini... Que voulez-vous qu'il emballe?... Des morts... Ah! Ah!

Le vieux colporteur d'un revers de main essuya sa bouche baveuse; puis, pour atténuer l'effet de sa plainte :

— Je vous ai parlé un peu brutalement, mon lieutenant. Mais j'ai dit ce que j'avais sur le cœur... Bien sûr que je suis comme vous. Je pense que ça reviendra. Et puis j'ai confiance dans les chefs qui sont audacieux et puissants, et dans la flotte aussi, mon lieutenant...

Levinski lui donna un mark. Le vieux remercia, salua et s'en fut, le dos courbé. Maria Lesser, qui n'avait point parlé tant que le colporteur avait été présent, dit alors :

— Je ne puis pas les plaindre, ni les uns ni les autres, dans cette ville... Je la hais, je vous l'ai avoué... Etaient-ils assez fiers de leur port, de leurs bassins, de leurs lacs, de leurs bateaux, de leurs avenues, de leurs théâtres, de tout jusqu'à leurs bouges?... San Pauli?... San Pauli doit être endormi, évanoui sous sa crasse, ses lumières éteintes, ses glaces ternies...

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Parmi ceux qui assistent au retour de l'U-24 et de son commandant, le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Quelques jours après Levinski, nommé second à bord du sous-marin U-51, se rencontre avec son nouveau chef, von Hartig, pour qui il éprouve une vive antipathie. Avant de rejoindre son poste, Levinski se rend à Hambourg en compagnie d'une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser, laquelle a tout tenté pour l'empêcher d'être envoyé contre son gré à bord d'un sous-marin. Et les deux voyageurs, qui partagent les mêmes sentiments de répulsion contre une guerre injustement déclenchée par l'Allemagne, se rendent compte de la déchéance du grand port hanséatique aux immenses bassins désormais endormis.

Et, un pli amer sur le visage, Maria Lesser entraînait Levinski vers les faubourgs.

VII

Quelques jours après ce voyage, le 28 mai, Levinski, qui attendait toujours son embarquement, se rendait à la kommandantur lorsqu'il rencontra Rolls :

— Je suis bien heureux de te voir... Il m'aurait peiné de ne pas te dire adieu.

— Tu pars?

— Tu l'ignores?... Cinq dreadnoughts quitteront Kiel cet après-midi. Les croiseurs légers ont pris les devants... Cinq sous-marins de combat ont gagné Zeebrugge depuis quatre jours.

— Et tu embarques?

— Tout à l'heure... C'est sérieux, je crois... Pas de manœuvres, cette fois, mais une bataille... une grande bataille. Des indices me le prouvent.

— Qu'en espères-tu?

— L'ivresse du combat... Tu connais mes idées. Je ne crois pas en la justice de notre cause. J'aurais détesté de me battre sur terre, de croupir dans des tranchées puantes ou de chasser devant moi, au canon, tout un peuple d'hommes, de femmes, d'enfants terrorisés. Mais je suis marin. J'aime mon métier. L'ennemi nous enferme de son étirement d'acier et il ne me déplaît pas d'aider à la desserrer, si nous le pouvons. Enfin, sur un bateau c'est la lutte noble, égale et magnifique, pour terrible qu'elle soit... Et puis il faut avoir tout vu... J'ai songé à la bataille... Je veux la voir de mes yeux, y être mêlé et, si je saute ou si je sombre, que ma carcasse vogue dans l'onde légère... J'aime mieux l'eau que la terre pour m'envelopper de silence.

— Tu es sombre?

— Point! Je suis heureux... Je vais voir des choses, mais ce ne sera pas tout peut-être... Un jour, Levinski, tu m'entends — et il avait pris son camarade par le bras, — un jour nous en verrons d'autres. Tu ne t'en doutes pas... Eux non plus, tous ceux qui poursuivent la guerre dans ce pays, qui hurlent comme les loups, tous les vieillards grotesques, tous les professeurs à lunettes, qui font jeter dans la fournaise le sang ardent et les os pleins de moelle de notre jeunesse... Ils verront... C'est pour cela, malgré tout, que je souhaite revenir... Ils tissent le linceul de l'Allemagne, ainsi que le chantent les tisserands dans la complainte de Heine. Ils le tissent, mais nous les étoufferons dedans... Au revoir, Levinski... Sois heureux... Au revoir!

Il embrassa son camarade en une fraternelle étreinte et il partit. Levinski demeurait immobile sur le quai où Rolls l'avait laissé, et il regardait l'ami qui s'éloignait.

— Quel être singulier, pensa-t-il, quel curieux mélange de révolte, d'énergie et de rêve!

Puis il se rendit à la kommandantur. On lui signifia de se tenir prêt pour tout événement sans que toutefois la date de son embarquement, qui avait été fixée au 4 juin, fût rapprochée. Six jours le séparaient encore de ce moment qu'il appréhendait. Il devait l'après-midi revoir Maria Lesser. La jeune femme, depuis le voyage qu'ils

avaient fait à Hambourg, semblait plus joyeuse que naguère et Levinski, gagné par ce sentiment, en ressentait du bonheur. L'après-midi, lorsqu'il arriva chez son amie, il y trouva le délégué Richter, gros homme dont les manières papelardes et sournoises lui déplaisaient. Lorsque la bonne l'avait introduit dans le vestibule, Levinski avait entendu qu'on parlait avec éclat; puis, dès que la servante avait annoncé l'officier, la voix de Richter était devenue plus douce et lui-même, souriant, déclara :

— Notre amie aime la discussion et nous discutons avec feu... sur un sujet sans aucune importance. Hé!... Hé!...

Il riait, d'un rire forcé qui secouait les chairs trop roses de son visage.

— Elle ne voulait pas admettre... hé! hé!... que la bière noire et sucrée qu'on boit dans la province rhénane est excellente... Elle est excellente, en vérité... N'est-ce pas, capitaine? Mon père s'était retiré à la fin de sa vie non loin de Bonn, dans une toute petite ville de cette province, où il avait une propriété. Quand il est mort, nous avons été l'enterrer. L'enterrement terminé, nous avons visité la cave, comme de coutume, et nous y avons trouvé non seulement de ces vins exquis de la vallée de l'Aar, mais encore un tonneau de cette bière sucrée. Et nous, en avons bu d'abondance! C'est une journée dont nous nous souvenons dans la famille... Hé! Hé!... Mais ces discussions sur des boissons sont bien futiles alors que nous attendons de grands événements... En vérité, nous pouvions beaucoup espérer de notre flotte... La victoire n'est plus si éloignée qu'on pense... L'Allemagne va sortir grande et forte de ces épreuves.

Le gros homme, d'un ton emphatique, affirmait son patriotisme en des formules insipides et banales. Quand il fut parti, Maria Lesser témoigna son impatience :

— Ce Richter est méprisable. Il m'irrite...

— Ne le recevez plus...

Elle fit un geste évasif et devint réfléchie.

— Vous vous embarquez...

— Dans quatre jours.

— Déjà!... Et vous resterez en croisière.

— Une quinzaine de jours probablement.

Après quoi nous rentrerons soit à Zeebrugge, soit à Cuxhaven, je l'ignore encore, et nous serons au repos pour une période à peu près égale à la durée de notre sortie. Et je viendrai aussitôt vous voir si vous le permettez.

— Quinze jours, plus peut-être, c'est long...

— Oui. Je tâcherai de les remplir uniquement de votre pensée, et le temps que j'aurai de libre je le consacrerai à écrire pour vous. Je sais bien que ces lettres tracées dans une prison ne vous parviendront pas... Mais du moins, en notant chaque jour les événements de ma vie à votre intention, vous donnerai-je un peu de moi-même.

— Je vous remercie de m'aimer.

Le départ de Kiel des dreadnoughts, un mouvement inaccoutumé en rade, une agitation réelle à la kommandantur, avaient révélé l'imminence d'un engagement important, et le bruit s'en était répandu dans la ville.

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

J'ai vu.
UNE SÉANCE DU COMITÉ OUVRIERS ET SOLDATS A LA DOUMA



Malgré toutes les provocations des Allemands qui veulent leur persuader qu'ils peuvent conclure sinon la paix, mais du moins un armistice séparé, les troupes révolutionnaires russes n'ont pas perdu conscience de leur devoir. A toutes les réunions des délégués soldats dans la salle des séances de la Douma, les orateurs ont été unanimes à

reconnaitre que la paix n'était pas possible sans la victoire. La grande voix de Kerensky a convaincu ces hommes maintenant libres depuis que la Révolution a balayé le trône des czars. Les combats sanglants qui se livrent depuis deux mois sur le front français auront porté leurs fruits : les armées russes vont rappeler l'ennemi à la réalité.



SOLDATS DU PREMIER CONTINGENT DES
ÉTATS-UNIS QUI VIENNENT COMBATTRE
SUR LE FRONT FRANÇAIS SOUS LES
ORDRES DU MAJOR GÉNÉRAL PERSHING